

ne songeaient point à les attaquer, et le calme de la nuit ne fut interrompu que par ces bruits vagues qui s'élèvent d'une cité populeuse, alors même qu'elle est plongée dans le sommeil, et par les cris rauques des prêtres, annonçant les heures à l'aide de porte-voix, du haut des tourelles de leurs temples (23).

(23) « Las horas de la noche las regulaban por las estrellas, y tocaban los ministros del templo que estaban destinados para este fin, ciertos instrumentos como vocinas, con que hacían conocer al pueblo el tiempo. » Gama, *Descripción*, parte 1, p. 14.

CHAPITRE VII.

AFFREUX MASSACRE. — LA TRANQUILLITÉ RÉTABLIE.

— RÉFLEXIONS. — ÉVÉNEMENTS ULTÉRIEURS.

— MONTÉZUMA ENVOIE UNE NOUVELLE AMBASSADE.

1519.

Au point du jour, Cortés était à cheval, dirigeant les mouvements de sa petite armée. Il rangea le gros de ses forces en bataille dans la grande cour du temple, entourée en partie de bâtiments, ainsi que nous l'avons dit, et en partie par une haute muraille. Cette cour avait trois portes d'entrée, à chacune desquelles Cortés plaça un fort piquet. Le reste des troupes fut posté, avec les canons, en dehors de l'enceinte, de manière à en commander tous les abords, et à empêcher que ceux qui restaient dans l'intérieur fussent interrompus dans l'exécution de la tâche qui leur était réservée. L'ordre avait été envoyé la veille aux chefs tlascalans de se tenir prêts à pénétrer au premier signal dans la ville pour faire leur jonction avec les Espagnols.

Ces dispositions étaient à peine terminées, que les caciques cholulans se présentèrent, amenant avec eux un corps de porteurs (*tamanes*), plus nombreux même qu'on ne le leur avait demandé. On les fit entrer dans la cour, au centre de l'infanterie espagnole rangée le long des murs. Cortés, ayant alors pris à part quelques-uns des caciques et s'adressant à eux d'un air sévère, les accusa durement d'être les chefs de la conspiration, et leur prouva en même temps qu'il en connaissait tous les détails. Il était venu chez eux, leur dit-il, en ami et sur l'invitation de l'empereur ; il avait respecté les habitants et leurs propriétés, et pour leur ôter tout sujet d'ombrage, il avait laissé une grande partie de ses forces hors de la ville. Accueilli avec des démonstrations hospitalières, qui n'avaient d'autre but que de

L'attirer dans le piège, il trouvait trop tard que ces démonstrations n'étaient qu'un masque pour couvrir la plus abominable trahison.

Cette accusation tomba sur les Cholulans comme la foudre. Ils contemplaient avec une vague terreur ces mystérieux étrangers, qui semblaient posséder la faculté de lire leur pensée. Toute dénégation, toute tergiversation étaient inutiles devant de pareils juges. Ils avouèrent tout, et cherchèrent à s'excuser en rejetant le blâme sur Montézuma. A ce nom, Cortés, affectant encore plus d'indignation, leur dit que c'était là une vaine excuse, puisqu'un tel fait, en supposant même qu'il fût vrai, ne saurait justifier leur conduite; qu'il allait d'ailleurs tirer une vengeance si éclatante de leur perfidie, que le bruit en retentirait par tout le vaste empire de l'Anahuac !

Le signal fatal fut alors donné : c'était un coup d'arquebuse. Aussitôt tous les fusils et toutes les arbalètes furent dirigés contre les malheureux Cholulans entassés au milieu de la cour comme un troupeau de daims, et une effroyable décharge sema la mort dans cette masse confuse. Ils furent pris tout à fait à l'improviste, car ils n'avaient pas entendu ce qui s'était passé entre Cortés et leurs chefs. Ce fut donc à peine s'ils opposèrent quelque résistance aux Espagnols, qui, après avoir déchargé leurs armes, se précipitèrent sur eux l'épée à la main, et comme ces indigènes à demi nus n'avaient rien pour garantir leurs corps, ils les taillèrent en pièces aussi facilement que le moissonneur fauche ses blés mûrs au temps de la moisson. Plusieurs essayèrent d'escalader les murailles; mais ces tentatives infructueuses ne servirent qu'à les exposer plus sûrement aux coups des arquebusiers et des archers. D'autres se jetèrent vers les portes, où ils furent reçus sur les pointes des longues piques des soldats qui les gardaient. Quelques-uns, mieux inspirés, se cachèrent sous les monceaux de cadavres dont la terre fut bientôt couverte.

Pendant cette œuvre de mort, les compatriotes des Indiens qu'on égorgait, attirés par le bruit du massacre, avaient commencé une attaque furieuse contre les Espagnols du dehors.

Mais les grosses pièces de Cortés, placées dans une position avantageuse, balayaient les rangs des assaillants, à mesure qu'ils se présentaient. Dans les intervalles des décharges de l'artillerie, intervalles beaucoup plus longs alors, à cause de l'état encore imparfait de la science, qu'ils ne le sont aujourd'hui, la multitude était refoulée par des charges de cavalerie. Les chevaux, les canons, les armes des Espagnols, tout était nouveau pour les Cholulans, et cependant, malgré la terreur qu'un pareil spectacle était fait pour inspirer, malgré les détonations de la mousqueterie, mêlées à celles du canon, dont les éclats tonnans semblaient ébranler la terre, les Indiens désespérés se pressaient en foule pour prendre la place de leurs camarades tués.

Pendant que cette lutte meurtrière ensanglantait les environs du quartier des Espagnols, les Tlascalans, ayant entendu le signal convenu, s'étaient portés rapidement sur Cholula. Ils avaient, par ordre de Cortés, ceint leurs têtes de guirlandes de jones, afin qu'on pût les distinguer plus facilement des gens de la ville (1). Arrivant au plus fort de l'action, ils tombèrent tout à coup sur les derrières des Cholulans, qui, écrasés d'un côté par les charges de la cavalerie castillane, pressés de l'autre par leurs vindicatifs ennemis, ne purent résister à cette double attaque. Les uns se jetèrent dans les bâtiments les plus rapprochés, construits pour la plupart en bois, et qui ne tardèrent pas à être incendiés. D'autres cherchèrent un refuge dans les temples. Un groupe nombreux, précédé par des prêtres, prit possession du grand *teocalli*. Suivant une tradition vulgaire, à laquelle nous avons déjà fait allusion, le dieu devait, quand on renverserait une partie des murailles de son temple, produire une inondation qui engloutirait ses en-

(1) « Usáron los de Tlaxcalla de un aviso muy bueno y les dió Hernando Cortés porque fueran conocidos y no morir entre los enemigos por yerro, porque sus armas y divisas eran casi de una manera... y así se pusieron en las cabezas unas guirnaldas de esparto à manera de torzales, y con esto eran conocidos los de nuestra parcialidad que no fué pequeño aviso. » Camargo, *Hist. de Tlaxcala*, Ms.

nemis. Les crédules Cholulans parvinrent avec de grands efforts à détacher quelques pierres des murs de l'édifice. Cette dégradation ne produisit que des flots de poussière; mais d'eau, point. Leur déité trompeuse les abandonnait à l'heure du danger. Désespérés, ils s'élancèrent dans les tourelles en bois qui surmontaient le temple, et firent pleuvoir une grêle de pierres, de dards, de flèches enflammées sur les Espagnols, tandis que ceux-ci gravissaient le grand escalier de cent vingt degrés qui conduisait au faite de la pyramide. Mais cette pluie de feu tombait en vain sur les casques d'acier des chrétiens, qui se servirent au contraire de ces brandons ardents pour incendier la citadelle de bois. Elle fut bientôt en flammes. La garnison persista, cependant, à se défendre, bien qu'on lui offrit, *dit-on*, quartier. Un seul individu en profita; les autres se précipitèrent, tête baissée, du haut du parapet, ou périrent misérablement dans les flammes (2).

Tout était alors tumulte et confusion dans la belle cité qui reposait, quelques heures auparavant, au sein de la paix et de la sécurité. Les gémissements des mourants, les supplications frénétiques des vaincus implorant la merci des vainqueurs, se mêlaient aux cris de guerre des Espagnols qui foulaient leurs ennemis sous les pieds de leurs chevaux, et aux sifflements aigus des Tlascalans, qui donnaient en cette occasion pleine carrière à leurs sentiments de haine contre leurs anciens rivaux. Au milieu de tout ce tumulte, on entendait le feu continu de la mousqueterie et le craquement des charpentes brûlées, qui s'affaissaient avec fracas, lançant dans les airs des tourbillons de flammes dont les lueurs faisaient pâlir les teintes roses du matin. La ville sainte semblait transformée en un enfer. Lorsque la résistance eut à peu près cessé, les vainqueurs pénétrèrent dans les maisons et dans les lieux sacrés, faisant main basse sur tous les objets de quelque valeur,

(2) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 4-43. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 40. Ixtlixochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 84. Gomara, *Crónica*, cap. 60.

tels que vaisselle, bijoux (qui se trouvèrent en assez grande abondance), vêtements et provisions: ces deux derniers articles étaient même recherchés de préférence aux premiers par les simples Tlascalans, circonstance qui facilita beaucoup le partage du butin, à la grande satisfaction de leurs alliés chrétiens. C'est un fait digne de remarque, qu'au milieu de cette licence universelle, les ordres de Cortés furent respectés en ce qui concernait les femmes et les enfants, auxquels ils ne fut fait aucun mal; les Tlascalans se bornèrent à les faire prisonniers, ainsi qu'un grand nombre d'hommes, avec l'intention de les emmener en esclavage (3). Ces scènes de violence duraient depuis plusieurs heures, lorsque Cortés, cédant aux instantes supplications de quelques chefs cholulans qui avaient été préservés du massacre, et aux prières des envoyés mexicains, consentit, par égard, dit-il, pour ces derniers, représentants de Montézuma, à rappeler ses soldats et à mettre, autant que possible, un terme à cet affreux pillage. Deux des caciques reçurent aussi la permission d'aller trouver leurs compatriotes, et de donner des assurances de pardon et de protection à tous ceux qui rentreraient dans l'obéissance.

Ces mesures produisirent l'effet désiré. Les efforts réunis de Cortés et des caciques parvinrent enfin, non sans peine, à rétablir l'ordre. Les assaillants, Espagnols et Indiens, se rallièrent sous leurs bannières respectives, et les Cholulans, cédant à la voix et aux exhortations de leurs chefs, rentrèrent peu à peu dans leurs habitations.

La première chose que fit Cortés fut de persuader aux chefs tlascalans de rendre la liberté à leurs prisonniers (4). Telle était leur déférence pour le général, qu'ils accédèrent à ce vœu, non toutefois sans murmurer, se contentant du riche butin qu'ils avaient fait sur les Cholulans, et qui consistait en

(3) « Matáron casi seis mil personas sin tocar a niños ni mugeres, porque así se les ordeno. » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 2.

(4) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 83. Ixtlixochitl, *Historia chic.*, Ms., *ubi supra*.

objets de luxe depuis longtemps inconnus à Tlascala. Il s'occupa ensuite de faire disparaître, autant que possible, les traces sanglantes de cette hideuse boucherie, et particulièrement de faire enlever les monceaux de cadavres qui encombraient les rues et la grande place, où la chaleur activait déjà la décomposition. Cortés, dans sa lettre à Charles-Quint, accuse trois mille morts : la plupart des relations disent six, quelques-unes donnent même un chiffre plus élevé. Comme le plus ancien et principal cacique se trouvait au nombre des victimes, Cortés aida les Cholulans à installer son successeur (5). Ces mesures d'ordre rétablirent peu à peu la confiance. Les gens des environs, rassurés, affluèrent dans la capitale et comblèrent les vides faits dans sa population. Les marchés se rouvrirent, et les habitants de Cholula se livrèrent de nouveau aux occupations habituelles d'une population paisible et industrielle. Cependant, de longs amas de ruines noircies et fumantes attestaient les fureurs de l'ouragan qui venait de ravager la cité, et les murs qui entouraient la grande cour du temple où s'était accompli le premier acte de cette sanglante tragédie, debout encore plus de cinquante après l'événement, racontaient la lamentable histoire du massacre de Cholula (6).

Ce passage de l'histoire de la conquête est un de ceux qui ont laissé une sombre tache sur la mémoire des conquérants.

(5) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 83.

Les descendants du principal cacique de Cholula existent encore aujourd'hui à Puebla, si l'on en croit Bustamante. Voir Gomara, *Crónica*, traduction de Chimalpain. Mexico, 1826, t. 1, p. 98, *nota*.

(6) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, cap. 66. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlixochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 4, 45. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 60. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., l. 12, cap. 11.

Las Casas, dans son livre imprimé sur la destruction des Indes, a orné son récit du massacre de Cholula de quelques circonstances additionnelles assez extraordinaires. Suivant lui, Cortés aurait fait empaler ou rôtir une centaine de caciques ! Il ajoute qu'on rapportait que le général espagnol s'était amusé à réciter pendant le massacre un fragment d'une vieille ro-

Aujourd'hui même, on ne peut songer sans frémir au sort de cette belle et florissante capitale, envahie au sein de la paix et livrée à la merci d'une soldatesque effrénée. Mais pour apprécier sainement un pareil acte, il faut se reporter à l'époque où il eut lieu. Et ici, une difficulté se présente tout d'abord ; c'est de trouver une justification quelconque du droit de conquête. Mais il faut se rappeler qu'à cette époque, et même beaucoup plus tard, l'erreur religieuse — qu'elle fût le résultat de l'ignorance ou de l'éducation, héréditaire ou acquise, hérétique ou païenne, peu importe, — était considérée comme un crime, qui devait être puni par le feu dans ce monde, et par des souffrances éternelles dans l'autre. Cette doctrine, quelque monstrueuse qu'elle fût, était celle de l'Église de Rome, ou, en d'autres termes, de l'Église chrétienne ; ce fut la base de l'inquisition et des autres persécutions religieuses qui ont, à diverses époques, souillé les annales de presque tous les peuples de la chrétienté (7). D'après ce code, le territoire des

mance, qui représente Néron se réjouissant au milieu de l'incendie de Rome :

Mira Nero de Tarpeya,
A Roma como se ardia,
Gritos dan niños y viejos,
Y el de nada se dolia.

Brevissima relacion, p. 46.

C'est là, si je ne me trompe, le premier exemple connu d'un individu jaloux de se mettre en parallèle avec cet empereur. Bernal Diaz, qui avait vu « l'interminable narration » (ce sont ses termes) de Las Casas, paraît en faire fort peu de cas. Sa propre version, l'une de celles dont on a fait principalement usage pour la rédaction du texte, a été corroborée par le rapport des missionnaires qui visitèrent Cholula après la conquête, et qui firent une espèce d'enquête, à l'aide des prêtres et de plusieurs vieillards qui avaient été témoins oculaires du massacre. Elle est confirmée dans ses principaux détails par les autres relations contemporaines. L'excellent évêque de Chiapa écrivait dans le but avoué d'émouvoir la sympathie de ses compatriotes en faveur des Indiens opprimés ; but généreux, sans doute, mais qui l'a trop souvent entraîné, à son insu peut-être, hors de la ligne rigoureuse de l'impartialité historique.

(7) A l'appui de cette observation, nous renvoyons le lecteur aux dernières

païens, en quelque partie du monde qu'il se trouvât, était considéré comme une sorte d'épave religieuse, dont le saint-siège prenait possession, à défaut de propriétaire légal, et que le chef de l'Église donnait, de sa pleine puissance, au premier potentat temporel qui voulait se charger d'en faire la conquête (8). C'est ainsi qu'Alexandre VI octroya généreusement une grande partie de l'hémisphère occidental aux Espagnols, et de l'hémisphère oriental aux Portugais. Ces superbes prétentions des successeurs de l'humble pêcheur de Galilée n'étaient pas seulement nominales : elles étaient reconnues, et considérées comme autorité souveraine dans les contestations qui s'élevaient entre les nations (9).

Le droit de conquête ainsi conféré entraînait l'obligation, sur laquelle il était en quelque sorte fondé, de sauver de la perdition éternelle les peuples plongés dans les ténèbres. Cette obligation était reconnue par les meilleurs et les plus braves,

pages du chap. 7, 2^e partie, de l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, où nous avons cherché à faire voir combien ces convictions étaient profondément enracinées en Espagne, à l'époque dont nous parlons. Le monde avait peu gagné en idées libérales depuis l'époque où Dante plaçait tranquillement dans un des cercles de l'enfer les grands hommes et les sages de l'antiquité, par la seule raison qu'ils avaient eu le malheur — et ce n'était pas leur faute assurément — de venir trop tôt au monde.

(8) C'est dans le même esprit que les lois d'Oleron, ce code maritime qui avait une si haute autorité dans le moyen âge, abandonnent au vrai croyant, comme légitime butin, la propriété de l'infidèle en même temps que celle du pirate ! « S'ilz sont pyrates, pilleurs, ou escumeurs de mer, ou Turcs et autres contraires et enemis de nostre dicte foy catholique, chascun peut prendre sur telles manières de gens, comme sur chiens, et peut l'on desrobber et spolier de leurs biens sans pugnition. C'est le jugement. » Jugements d'Oleron, art. 43, dans la *Collection de lois maritimes*, par J. M. Pardessus. Paris, 1828, t. 1, p. 351.

(9) La fameuse bulle de partage servit de base au traité de Tordesillas, par lequel les gouvernements castillan et portugais tracèrent la ligne de démarcation entre leurs découvertes respectives ; ligne qui assura aux Portugais le vaste empire du Brésil, qui aurait dû, par priorité d'occupation, appartenir à leurs rivaux. Voir l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, part. 1^{re} chap. 18 ; part. 2, chap. 9 ; — les dernières pages de chacun.

par l'homme de robe dans son cabinet, par le missionnaire et le guerrier dans la croisade. Le sentiment de ce devoir pouvait être dénaturé par des motifs temporels, il se confondait quelquefois avec des considérations mondaines d'ambition et d'avarice, mais il ne s'éteignait jamais dans le cœur du conquérant chrétien. Nous avons vu combien il l'emportait, dans l'esprit de Cortés, sur tous les calculs d'intérêt personnel. La concession du pape, fondée sur le devoir de convertir les infidèles, devoir qu'elle imposait d'ailleurs comme une condition impérative (10), était donc la base présumée — et cette base était alors considérée comme réunissant toutes les garanties nécessaires, — du droit de conquête (11).

Ce droit, il est vrai, n'autorisait aucun acte inutile de violence à l'égard des naturels. L'expédition actuelle, jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, avait eu, selon toute probabilité, moins d'excès de ce genre à se reprocher qu'aucune expédition semblable des Espagnols dans le Nouveau-Monde. Dans tout le cours de la campagne, Cortés avait défendu que les indigènes fussent lésés sans nécessité dans leurs personnes ou leurs biens, et il avait puni avec une sévérité exemplaire ceux qui avaient enfreint ses ordres sur ce

(10) C'est à cette condition, exprimée itérativement et d'une manière non équivoque, qu'Alexandre VI, par ses fameuses bulles des 3 et 4 mai 1493, concède à Ferdinand et Isabelle la pleine et entière propriété de tous les pays du monde occidental qui n'auront pas été déjà occupés par d'autres princes chrétiens. Voir ces précieux documents *in extenso*, dans Navarrete, *Collecion de los viages y descubrimientos*. Madrid, 1825, tome 2, nos 17, 18.

(11) La raison sur laquelle se fondent les peuples protestants est bien différente. Ils prétendent que la terre a été faite pour être cultivée, et qu'il n'a jamais été dans les intentions de la Providence que des hordes nomades de sauvages occupassent, à l'exclusion de l'homme civilisé, une étendue de pays beaucoup trop grande pour leurs besoins. On peut, cependant, faire observer, en ce qui concerne la mise du sol en culture, que cet argument justifierait assez mal nos droits sur une grande partie inculte et inoccupée de notre propre territoire, qui excède de beaucoup ce qui est nécessaire à nos besoins actuels ou futurs.

point. Il s'était montré fidèle à ses amis, et, sauf peut-être une seule exception, il n'avait pas été sans pitié pour ses ennemis. Qu'il agit ainsi par politique ou par principe, il ne faut pas moins lui en savoir gré; encore bien que, comme tous les esprits droits, il ait pu comprendre que la meilleure politique est celle qui repose sur les principes.

Il était entré dans Cholula en ami, sur l'invitation de l'empereur indien, qui possédait sur cet état une autorité réelle, sinon avouée. Il avait été reçu en ami, avec toute sorte de démonstrations bienveillantes; lorsque tout à coup, sans que lui ou ses compagnons se fussent rendus coupables d'aucun crime, il découvre qu'ils allaient être les victimes d'un lâche guet-apens, qu'ils étaient sur une mine qui, d'un moment à l'autre, pouvait faire explosion et les ensevelir tous sous ses ruines. Le soin de sa sûreté ne lui laissait, ainsi qu'il le jugea avec raison, d'autre alternative que celle de prévenir ses ennemis. Le châtement qu'il leur infligea fut excessif, il est vrai; le même but aurait pu être atteint en dirigeant le coup contre les chefs coupables, au lieu de le faire tomber sur la multitude ignorante, qui n'avait fait qu'obéir aux ordres de ses maîtres. Mais quand la crainte, en possession du pouvoir, en a-t-elle jamais usé avec modération? Quand les passions d'une soldatesque enflammée par le désir de la vengeance ont-elles pu être contenues et dirigées, au moment où elles éclatent dans toute leur fureur?

Nous porterons peut-être un jugement plus impartial sur la conduite des conquérants, en la comparant à celle de nos propres contemporains dans des circonstances à peu près analogues. Le massacre de Cholula s'efface devant les atrocités commises sur les descendants de ces mêmes Espagnols, dans la guerre de la Péninsule, par les nations les plus policées de notre époque; par les Anglais à Badajoz, par exemple; — à Tarragone et en cent autres lieux, par les Français. L'inutile boucherie des habitants, le sac de leurs propriétés, et par dessus tout, ces outrages plus cruels que la mort, dont les femmes furent exemptes à Cholula, présentent une masse d'excès tout

aussi hideux que ceux qui sont imputés aux Espagnols, et dépourvus de la même excuse d'un courroux bien légitime, dépourvus, disons-le, de toute autre excuse que celle qu'on chercherait vainement dans une brave et patriotique résistance. La considération de ces faits qui, à force de nous être familiers, font peu d'impression sur nos sens, devrait nous porter à juger le passé avec plus d'indulgence, puisqu'ils nous apprennent que l'homme, sauvage ou civilisé, est à peu près le même dans tous les temps, lorsque la passion étouffe en lui la voix de la raison. Nous y puiserons encore cette leçon, l'une des meilleures de l'histoire, que, puisque tels sont les maux *inévitables* de la guerre, même entre les nations les plus policées, ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées des peuples, chefs ou législateurs, devraient se soumettre à tous les sacrifices, excepté celui de l'honneur, avant d'en appeler aux armes. Le soin extrême qu'on met, depuis un certain nombre d'années, à écarter, à l'aide de congrès pacifiques et de médiations impartiales, le fléau de la guerre, est, en somme, la meilleure preuve — une preuve bien plus forte que celle qui résulte des progrès des sciences et des arts — du développement de cette civilisation dont nous sommes si fiers.

Loin de moi la pensée de vouloir justifier les actes de cruauté commis par les vieux conquérants du Mexique. Que le sang qu'ils ont versé reste sur leurs têtes! C'était une race de fer, des hommes qui avaient engagé dans cette cause leur fortune et leur vie: insensibles eux-mêmes aux fatigues, aux périls, aux souffrances, il devait leur rester dans le cœur peu de sympathie pour leurs malheureux ennemis. Mais, encore une fois, pour les bien juger, il ne faut pas les juger à la lumière de notre siècle. Il faut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, remonter au leur, et nous placer au point de vue de la civilisation de leur époque. C'est de cette manière seulement que nous parviendrons à former une appréciation exacte des générations passées. Montrons-leur la même justice que nous aurons à demander à la postérité, lorsqu'elle portera le flambeau d'une civilisation plus avancée sur certains passages

obscur de notre histoire, qui arrêtent à peine l'œil du contemporain.

Mais de quelque manière que l'on envisage, au point de vue de la morale, le massacre de Cholula, on ne saurait avoir qu'une opinion sur ses résultats politiques. Les peuples de l'Anahuac avaient vu, avec une admiration mêlée de respect, cette petite troupe de guerriers chrétiens s'avancer d'un pas ferme sur le plateau malgré tous les obstacles opposés à sa marche, culbutant une armée après l'autre, et, en apparence, avec autant de facilité que le fier navire qui fend de sa proue dédaigneuse les flots irrités, ou plutôt comme la lave qui, s'épanchant de leurs volcans, poursuit son cours, sans se laisser arrêter par les rochers, les arbres, les édifices, qu'elle brise, qu'elle entraîne avec elle, et consume de ses feux. La valeur des Espagnols « les dieux blancs, » comme on les appelait souvent (12), les fit croire invincibles. Mais ce fut seulement après leur arrivée à Cholula que les Indiens apprirent combien leur vengeance était terrible, — et ils tremblèrent!

Nulle part la terreur ne fut plus vive que dans le palais de l'empereur aztèque, au milieu des montagnes. Ce prince lisait dans ces événements les sombres caractères tracés par le doigt du destin (13). Il sentait son empire s'évanouir comme un brouillard du matin. Ses appréhensions n'étaient, en réalité, que trop fondées. Quelques-unes des villes les plus importantes

(12) *Los dioses blancos*. Camargo, *Historia de Tlascalala*, Ms. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 40.

(13) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 11.

On trouve dans une vieille harangue aztèque, prononcée à l'avènement d'un prince, cette prédiction remarquable : « Peut-être êtes-vous effrayés à l'idée des terribles calamités qui doivent un jour fondre sur nous ; calamités que nos pères ont prévues et prédites, mais qu'ils n'ont point éprouvées ! Alors viendront la destruction et la désolation de l'empire ; tout sera plongé dans les ténèbres ; nous serons, d'une extrémité du pays à l'autre, réduits à l'état d'esclavage et condamnés aux travaux les plus vils et les plus humiliants !... » (Ibid., lib. 6, cap. 16.) Cette prophétie, lancée au hasard, prouve que la crainte de quelque grande catastrophe politique était une idée fixe parmi les Indiens.

des environs de Cholula, intimidées par le châtement qui avait frappé cette capitale, se hâtèrent d'envoyer des députés au camp espagnol, pour faire leur soumission et se concilier la faveur des étrangers par des présents d'or et d'esclaves (14). Alarmé par ces signes de défection, Montézuma eut encore une fois recours à ses dieux impuissants ; mais en vain de nouvelles hécatombes de victimes humaines ensanglantèrent leurs autels, il ne put obtenir de réponse favorable. Il résolut donc d'envoyer une nouvelle ambassade aux Espagnols et de désavouer toute participation au complot de Cholula.

Cortés était toujours dans cette capitale. Il pensa que l'impression produite par les derniers événements et par le rétablissement de la tranquillité, qui leur avait succédé, était favorable à l'œuvre de la conversion. Il pressa donc les Cholulans de se soumettre au culte de la Croix, et d'abandonner ces divinités mensongères qui les avaient abandonnés dans leur détresse. Mais les traditions des siècles semblaient couvrir la ville sainte, et jeter une sorte d'auréole de gloire autour de ce « sanctuaire des dieux, » la capitale religieuse de l'Anahuac. C'était trop présumer de la faiblesse du peuple que de s'attendre à ce qu'il renoncât volontairement à cette prééminence, pour descendre au niveau d'une communauté ordinaire. Cependant Cortés eût peut-être insisté, malgré la répugnance des naturels, si le sage Olmedo n'eût de nouveau fait entendre les conseils de la prudence, en lui persuadant d'ajourner ses desseins à l'époque où il aurait soumis tout le pays (15).

Le général espagnol eut toutefois la satisfaction de briser les portes des cages dans lesquelles étaient renfermées les victimes destinées aux sacrifices, et de rendre ces malheureux à la liberté et à la vie. Il s'empara aussi du grand *teocalli*, et convertit en église chrétienne la portion du bâtiment qui, étant de pierre, avait échappé à la fureur des flammes : un crucifix gigantesque, construit de pierre et de chaux, étendit

(14) Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 7, cap. 3.

(15) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 83.

ses bras sur la ville, annonçant ainsi que sa population était sous la protection de la Croix. A cette même place s'élève aujourd'hui, ombragé par de sombres cyprès dont l'âge est inconnu, un temple dédié à Notre-Dame de los Remedios. On y conserve une image de la Vierge, qu'on dit y avoir été laissée par le conquérant lui-même (16) ; un ecclésiastique indien, descendant des anciens Cholulans, célèbre les paisibles offices du culte catholique romain sur l'emplacement où ses ancêtres accomplissaient les rites sanguinaires du mystique Quetzalcoatl (17).

Cependant des ambassadeurs étaient arrivés de Mexico. Ils apportaient, comme à l'ordinaire, de riches présents qui consistaient en vaisselle et en ornements d'or ; entre autres des oiseaux artificiels, imitant des dindons, avec des plumes de ce précieux métal. Ces présents étaient accompagnés de quinze cents tuniques de coton, d'un tissu délicat. L'empereur exprimait le regret que lui avait causé la catastrophe de Cholula, se défendait d'avoir pris aucune part au complot, qui avait, disait-il, attiré un juste châtement sur la tête de ses auteurs, et il expliquait l'existence d'un corps de troupes aztèques dans le voisinage par la nécessité de réprimer quelques désordres qui avaient eu lieu sur ce point (18).

On éprouve en voyant cette conduite pusillanime de Montézuma un mélange de pitié et de mépris. Il n'est pas facile de concilier son innocence prétendue du complot avec plusieurs circonstances qui s'y rattachent. Mais il faut se rappeler, une fois pour toutes, que les documents que nous possédons sur son histoire sont tirés exclusivement des écrivains espagnols, ou de naturels qui vivaient postérieurement à la conquête, lorsque le pays était devenu une colonie espagnole. Il ne nous reste pas un monument aztèque du temps primitif,

(16) Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 13.

(17) Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 32.

(18) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 69. Gomara, *Crónica*, c. 63. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. Ixtlixochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84.

sous une forme susceptible d'interprétation (19). Il est fâcheux pour cet infortuné monarque que son portrait n'ait été tracé que par la main de ses ennemis.

Plus d'une quinzaine s'était écoulée depuis l'entrée des Espagnols dans Cholula, et Cortés résolu de reprendre, sans plus tarder, sa marche sur la capitale. Les sanglantes représailles qu'il avait exercées sur les Cholulans avaient tellement intimidé ceux-ci, qu'il se sentait entièrement délivré de la crainte de laisser derrière lui un ennemi actif qui pût l'inquiéter en cas de retraite. Il eut, avant son départ, la satisfaction de mettre un terme, au moins en apparence, à la vieille querelle qui divisait la ville sainte et Tlascala, querelle qui ne se ralluma jamais, après la révolution qui changea si tôt les destins du pays.

Ce ne fut pas sans quelque déplaisir qu'il reçut la demande que lui firent alors ses alliés cempoallans, de se retirer et de retourner dans leurs foyers. Ils avaient encouru trop profondément le ressentiment de l'empereur aztèque par leurs insultes envers ses collecteurs et leur coopération avec les Espagnols, pour se soucier beaucoup de se hasarder dans sa capitale. Cortés s'efforça en vain de les rassurer, en leur pro-

(19) Cette assertion paraît peut-être un peu trop positive, puisqu'il existe réellement trois manuscrits aztèques avec des interprétations. (Voir t. 1, *Introd.*) Mais ils ne renferment que des allusions générales et très-peu nombreuses à Montézuma, et ces allusions elles-mêmes ne ressortent que des commentaires forcés de moines espagnols, commentaires souvent incompatibles avec les véritables idées aztèques. Les écrivains, comme Ixtlixochitl et Camargo, de qui on pourrait attendre plus d'indépendance, en raison de leur origine indienne, paraissent avoir surtout à cœur de faire preuve de leur zèle pour leur nouvelle religion et pour leur patrie adoptive. Peut-être trouvera-t-on les meilleurs documents aztèques sur cette époque dans l'ouvrage du père Sahagun (particulièrement dans son douzième livre), qui nous fait connaître les traditions des naturels peu après la conquête. Le père Sahagun refondit plus tard cette portion de son grand ouvrage, et y fit des changements considérables. Mais il est douteux que cette version modifiée reproduise les traditions du pays aussi fidèlement que l'original, qui existe encore en manuscrit et que j'ai principalement suivi.

mettant sa protection : il ne put vaincre leur méfiance habituelle et leur crainte du « grand Montézuma. » Le général apprit leur détermination avec regret ; car les Cempoallans, auxiliaires braves et dévoués, lui avaient été extrêmement utiles. Il n'en était que plus difficile de repousser leur raisonnable demande. Il prit donc congé de ces fidèles alliés, avant son départ de Cholula, non sans avoir généreusement récompensé leurs services, en leur distribuant une partie de la riche garde-robe et des trésors envoyés par l'empereur. Il les chargea de dépêches pour Juan de Escalante, son lieutenant à Vera-Cruz. En informant cet officier des progrès de l'expédition, il lui prescrivait de faire travailler aux fortifications de la place, de manière à être en mesure de résister à toute intervention hostile des gens de Cuba, — éventualité que Cortès ne perdait jamais de vue — et à pouvoir comprimer toute tentative de révolte de la part des naturels. Il lui recommandait particulièrement de protéger les Totonagues, alliés que leur fidélité aux Espagnols exposait à la vengeance des Aztèques (20).

(20) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 84, 85. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 67. Gomara, *Crónica*, cap. 60. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5.

CHAPITRE VIII.

L'ARMÉE SE REMET EN MARCHÉ. — ASCENSION DU GRAND VOLCAN.
— VALLÉE DE MEXICO.
— IMPRESSION QUE CETTE VUE PRODUIT SUR LES ESPAGNOLS.
— CONDUITE DE MONTÉZUMA. — DESCENTE DANS LA VALLÉE.

1519.

La tranquillité étant complètement rétablie à Cholula, l'armée coalisée des Espagnols et des Tlascalans se remit en marche, pleine d'ardeur, pour Mexico. De belles savanes et de riches plantations s'étendaient à plusieurs lieues à la ronde. De distance en distance on rencontrait les députations des villes voisines, qui venaient solliciter la protection des hommes blancs et leur offrir des présents, particulièrement de l'or, ce métal pour lequel leur passion était déjà bien connue.

Quelques-unes de ces villes ou bourgades étaient alliées des Tlascalans, et toutes se plaignaient du gouvernement tyranique de Montézuma. Les naturels engagèrent vivement les Espagnols à ne pas se mettre à sa discrétion, en s'enfermant dans sa capitale; et pour preuve de ses dispositions hostiles, ils apprirent au général que l'empereur avait fait intercepter la route directe de Mexico, afin de les forcer à en prendre une autre, qui les conduirait à des défilés étroits, commandés par de fortes positions, d'où il pourrait les attaquer avec de grands avantages.

Ces renseignements ne furent pas perdus pour Cortés, qui fit observer avec soin les mouvements des ambassadeurs mexicains, et redoubla de précautions pour se garantir de toute surprise (1). On le voyait partout où sa présence était

(1) « Andayamos, » dit Diaz, en faisant usage d'une locution familière,